LUTTE DE CLASSE

Pour le POUVOIR des TRAVAILLEURS

JANVIER 1962

Comédie bureaucratique ou riposte ouvrière?

Une fois de plus, le 19 Décembre, nous avons été invités à nous promener dans la rue en criant " Le fascisme ne passera pas " et à rentrer ensuite bien sagement à la maison, si toutefois nous avions réussi à échapper aux matraques des défenseurs officiels de la République.

Une fois de plus, ceux qui y sont allés sont revenus un peu plus écoeurés par la comédie qu'on leur faisait jouer, et ceux qui n'y sont pas allés ont été un peu plus convaincus qu'il n'y a rien à faire. Si les organisateurs de cette " journée d'action " avaient pour but de démoraliser les travailleurs, ils ne pouvaient pas mieux faire.

Pourtant il existe des exemples d'actions antifascistes réussies. Lorsqu'en Juillet 1960 la bourgeoisie italienne a voulu organiser un congrès fasciste à Gênes, une des principales villes ouvrières du pays, elle a été bien vite obligée de reculer. Pendant que le Parti Communiste et les autres organisations bureaucratiques larmoyaient à qui mieux mieux, les travailleurs gênois attaquaient l'Hôtel de Ville et dispersaient sans ménagement les flics chargés de défendre la " démocratie ".

Petite victoire, bien sûr, mais l'échec lementable de la provocation a été un puissant encouragement pour les travailleurs italiens, dont les luttes revendicatives ont pris depuis ce moment une ampleur inconnue en France.

Une victoire du même genre sur les guignols de l'OAS ne pourrait certainement pas nous faire de mal. Mais pour la remporter, il faut d'abord savoir contre qui on se bat. Il ne s'agit pas de la poignée de voyous qui s'amusent avec du plastic comme certains autres avec des chaînes de vélo. Ceux-là rentreront sous terre à la première menace sérieuse. Le véritable ennemi c'est le patronat avec son Etat, son gouvernement et ses mercenaires armés jusqu'aux dents. C'est lui qui nous agite sous le nez l'épouvantail de l'OAS pour nous faire avaler nos salaires insuffisants et nos conditions de travail toujours plus mauvaises.

Debré nous a averti: si nous continuons à troubler " la vie économique ", autrement dit les profits de ces Messieurs, on prendra des mesures pour nous mater. Or, comment défendre nos droits sans attenter aux profits? De deux choses l'une: ou nous nous contentons de pleurnicher, ou bien nous devons nous aussi prendre des mesures énergiques.

Qu'on prenne la question par n'importe quel bout, la réponse est toujours la même: qu'il s'agisse de l'OAS ou de la vie qu'on nous fait mener dans les ateliers et les bureaux, pour mettre fin aux provocations de la bourgeoisie il faudra se battre et cela on ne peut pas le faire les mains nues et sans organisation.

Bien entendu, nous avons des organisations, partis et syndicats, mais leur seul but, comme celui de l'église, est de nous faire supporter notre triste condition avec patience. Leurs dirigeants peuvent bien bavarder sur les groupes d'auto-défense: pour nous défendre, nous ne pouvons compter que sur nous-mêmes.

La forme d'organisation dont nous avons besoin est toute trouvée: c'est la milice ouvrière. Les travailleurs d'une même usine se groupent en brigade, décident l'action à entreprendre, désignent des responsables pour les tâches techniques et pour les liaisons avec les autres usines. Plusieurs brigades forment une colonne, les différentes colonnes constituent un conseil central pour coordonner l'action. Ce n'est pas de l'utopie, c'est l'organisation spontanément adoptée par la classe ouvrière chaque fois qu'elle est intervenue de façon décisive pour defendre ses intérêts.

Certes, la grande majorité de nos camarades de travail n'est pas prête aujourd'hui pour une attaque frontale contre la bourgeoisie et son Etat. Mais si nous voulons avoir une chance de l'emporter la prochaine fois que des conditions favorables se présenteront pour une lutte d'ensemble, il faut dès maintenant entreprendre un patient travail de préparation.

Les travailleurs les plus décidés doivent se contacter - avec la discrétion nécessaire - et s'assurer les liaisons et les moyens d'action qui leur permettront, le moment venu, d'aider leurs camarades à s'organiser rapidement et de la façon la plus efficace.

Le 19 Décembre.

Le 19 Décembre était une " grande journée d'action " contre le fascisme. Voici comment elle s'est déroulée pour un employé d'un établissement public qui groupe 377 personnes.

Le 18 un membre de la CGT traverse les bureaux et dépose furtivement un tract devant chaque employé. Ce tract, signé par la CGT et FO dénonce l'OAS sur le ton des punaises de bénitiers parlant des blousons noirs. Il faut reconnaître que ce style convient très bien au genre de la boîte.

Après une dizaine de lignes de pleurnicheries, l'appel invite le personnel " à participer aux manifestations prévues dans le cadre de cette journée ". (Belle précision)! La CFTC affichera le 20 Décembre un communiqué jésuitique où elle annonce qu'elle se tient en dehors de toute activité politique.

A l'heure de " l'arrêt national de travail " un syndicaliste téléphone à chaque bureau pour demander de suivre les consignes. Dans le mien où nous sommes trois une vieille catholique signera une pétition qui réclame " la mise hors d'état de nuire de l'OAS.

Le soir nous sortons à 19 heures moins le quart. Comme la manifestation doit commencer à 18 h. 30, j'espère que les syndicats vont nous faire partir une demi-heure plus tôt. Il n'en est rien et à 18 H. 45 je m'en vais seul à la manifestation.

A 19 heures je suis à l'Hôtel de Ville et commence à remonter vers la Bastille par les rues qui sont parrallèles à la rue de Rivoli. De petits groupes de cégétistes stationnent et de temps en temps scandent les mots d'ordre: " OAS assassins " et " Paix en Algérie ". Un manifestant qui a essayé de déployer une banderole s'est fait arrêter et ses camarades le critiquent: " Il nous a fait perdre une banderole, c'est malin... . Un chefaillon scande au sifflet " le fascisme ne passera pas ". Il manoeuvre son groupuscule comme un adjudant sa section. Un gars a quand même une réaction positive: " Quelle connerie d'être venus les mains nues ".

Je me dirige vers le métro Saint-Paul où plusieurs charges de police ont déja eu lieu. Ici il n'y a plus de " service d'ordre syndical "; aussi les manifestants prennent des initiatives, injurient les flics, discutent librement entre deux charges.

Lorsque j'arrive nous sommes un millier environ. Un peu plus tôt un jeune travailleur a lancé un pavé contre un car de police qui a brisé une vitre et blessé paraît-il 4 flics.

Le lendemain, un copain m'apprendra que, quelques centaines de mètres plus haut, des manifestants ont tenté d'ériger une barricade en disposant des voitures au milieu de la rue. Un membre du " service d'ordre syndical " est intervenu: " Au nom du Parti Communiste Français, je dis camarade: pas de ça "; et ce sont des membres du P.C. qui ont remis les voitures en place.

Quelques minutes après mon arrivée, la police charge et nous poursuit sur 300 mètres dans les rues adjacentes. Un jeune instituteur qui vient de recevoir un coup de matraque enrage de ne pas avoir d'armes. Il me dit qu'il n'appartient à aucun parti mais qu'il vient toujours aux manifestations car il espère s'y battre. Il explique qu'à faire venir les gens se faire matraquer sans se défendre, on les dégoûte peu à peu de l'action. Il suggère d'abattre la clôture d'un chantier pour s'armer avec les planche; j'approuve avec vigueur son initiative, mais il ne reste plus qu'une dizaine de manifestants qui ne se soient pas paniqués devant la charge de police. Et à 200 mètres il ya plusieurs centaines de cognes.

Les gars qui sont là discutent ferme. Tous souhaitent remettre ça, mais en revenant organisés et armés. Je parle des milices ouvrières qui, là où elles ont existé en 1934, ont remporté des victoires sur les fascistes. Celui qui tout à l'heure a attaqué le car approuve. Une nouvelle charge nous disperse.

-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-

CEUX QUI LUTTENT.

Ce texte est extrait du livre " Le Front ", composé de récits faits par des travailleurs algériens sur leurs conditions de travail, leur mode de vie et leurs luttes.

L'auteur est venu chercher du travail en métropole. Il a été embauché aux usines Peugeot à Sochaux comme O.S. 2 Rectifieur.

-:-:-:-:-:-:-:-:

Alors là, je me rappelle aussi, on avait été l'objet d'une provocation. La première grève qu'on a faite, elle était pas revendicative, mais c'était une grève de défense de notre dignité. On avait un de nos responsables qui avait été frappé par un gardien de l'hôtel. Un Alsacien. Alors on a dit: eh bien, si on nous frappe, on arrête, quoi. Tu vois, ils nous emmerdaient pour les réchauds, tout ça, ils étaient emmerdants, et un jour il y a eu une provocation comme ça. On a frappé un de nos responsables. Alors, le soir même, on a passé le mot d'ordre, et le lendemain matin personne n'est allé travailler. L'équipe de quatre heures, personne n'a démarré.

Et on est parti en délégation. Et je me rappelle toujours aussi, on a été en délégation 700 à 800 types sur un millier de gars. On est allé, on a fait un défilé et on est allé au Château, à la direction. Alors, la direction, elle me convoque, tout seul, tu vois, et alors que nous on était une équipe, tu vois, ils me

convoquent tout seul avec les grands chefs, le chef du personnel, le directeur de la boîte, une espèce de renard. Alors ils commencent à me baratiner quand ils me voient: " Comment, vous, vous êtes très intelligent, vous n'êtes pas comme les autres, vous êtes un garçon qui avez de très bonnes notes en atelier ". Et puis alors, ils ont commencé, tu vois, à me faire du laïus, à essayer de me travailler.

Alors, je lui ai dit: " Je ne suis pas patron, moi, des Algériens. Moi, je suis un des responsables. Je n'ai pas le droit de parler tout seul. J'ai une équipe de copains et quand les copains viendront, on discutera. Je ne discuterai que lorsque les copains seront là ".

Ils ont essayé, tu vois, de m'allécher par des trucs: " Vous regretterez ", etc... Tu sais, la tactique de la police, des menaces. Finalement, on s'est mis d'accord pour faire une réunion. Mais, tout de suite après, on a fait des revendications: " Il nous faut ceci, il nous faut ceci, il nous faut ceci ". On a demandé à ce qu'on nous donne un club, enfin, qu'on nous organise des cuisines. Tu vois, un tas de revendications qu'on a fait à l'occasion de cette manifestation.

Enfin, on s'est mis d'accord. Ils nous ont donné d'ailleurs accord complet parce qu'ils étaient emmerdés, parce que toute la boîte elle continuait à tourner et nous, on est restés arrêtés trois jours. Trois jours. Alors, tu penses, il n'y avait presque pas de voitures qui sortaient et la boîte continuait à tourner. Eh, 16 ou 17.000 ouvriers qui travaillaient. Mais comme les postes-clés étaient tenus par les Algériens, il n'y avait peut-être pas une dizaine de voitures qui étaient sorties. Il y avait des tas de choses qui étaient tenues surtout par des Algériens. Les Algériens n'étant pas là, ils ont dû tout lâcher d'un seul coup. Alors, les fours aussi, c'était un bordel! On a obtenu satisfaction sur toute la ligne.

-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-

Le coût de ce bulletin est d'environ 30 N.F. versés par les camarades du G.L.A.T.

-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-

ADRESSER LA CORRESPONDANCE: à Jean RENAULT, 73, rue Blanche - PARIS (9e)

-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-

CE QUE NOUS VOULONS C'EST:

Chaque fois qu'il faut décider quelque chose, le discuter librement avec tous nos camarades syndiqués ou non et fixer à la majorité, tous ensemble, nos revendications et l'organisation de notre lutte pour les obtenir.

Seule aujourd'hui la grève voulue par les travailleurs peut arracher autre chose que des miettes de 2 ou 3%, seule demain l'action des travailleurs eux-mêmes pourra abattre le pouvoir de ceux qui nous exploitent et le remplacer par le pouvoir des travailleurs.

POUR CELA NOUS PROPOSONS:

Que dans chaque entreprise, toutes les décisions soient prises par une assemblée générale ou par des assemblées d'atelier, de département, de bureau.

Que pour exécuter ces décisions l'assemblée élise démocratiquement des délégués, pas pour un an ou pour six mois, mais uniquement pour faire quelque chose de précis: ces délégués ne seront pas des chefs, ils ne pourront pas faire autre chose que ce que les travailleurs leur ordonnent.

Que ces délégués prennent contact avec ceux des autres entreprises de la localité, de la région, du pays et des autres pays. C'est une réunion de délégués mandatés par les travailleurs qui doit coordonner la lutte pour le renversement des exploiteurs.

Nous savons que cela ne se fera pas en un jour. Nous ne croyons pas que tout d'un coup la révolution va se faire toute seule. Nous croyons au contraire que pour qu'elle soit victorieuse, il faut préparer avec patience, en organisant peu à peu les liaisons qui permettront aux travailleurs de se jouer des bureaucrates syndicaux et autres, de coordonner eux-mêmes leur action.

C'est ce travail que nous avons entrepris. Nous ne voulons pas constituer un nouveau syndicat ou un nouveau parti. Nous ne voulons pas devenir des dirigeants. Nous appelons les travailleurs qui sont d'accord sur ces positions à prendre contact les uns avec les autres pour lutter plus efficacement.

Nous sommes à leur service pour les aider dans la lutte commune.

GROUPE DE LIAISON
POUR L'ACTION DES TRAVAILLEURS (G.L.A.T.)